

deurs de la terre ils sauraient le découvrir ; si vous l'avaliez même, ils plongeraient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher : ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront sans doute. Aussitôt tout l'or qu'on possédait fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Espagnols. Les fusils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant dispersèrent les sauvages qui voulaient résister. Mais Hatuey pouvait les rassembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorsqu'il n'attendait que la flamme, un prêtre barbare vint lui proposer le baptême et lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices, dit le cacique, y a-t-il des Espagnols? Oui, répondit le missionnaire, mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien, reprit Hatuey, et je ne veux point aller dans un lieu où je craindrais d'en trouver un seul. Ne me parlez plus de votre religion, et laissez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le Dieu des chrétiens déshonoré, sa croix baignée dans le sang humain; mais Velasquez ne trouva plus d'ennemis. Tout plia sans résistance; et la nation ne survécut cependant que peu à la perte de sa liberté. Dans ces temps de férocité, où conquérir n'était que détruire, plusieurs habitans de Cuba furent massacrés. Un plus grand nombre terminèrent leur

carrière dans des mines d'or, quoiqu'elles ne se trouvassent pas assez abondantes pour être longtemps exploitées. Enfin la petite-vérole, ce poison que l'ancien monde a donné au nouveau, en échange d'un plus cruel encore, acheva ce que les autres fléaux avaient si fort avancé. Les Espagnols eux-mêmes, qui s'étaient beaucoup multipliés dans cet établissement, en avaient disparu pour aller envahir le Mexique. L'île entière ne fut bientôt qu'un désert.

Elle dut sa renaissance, ou si l'on veut, son accroissement au pilote Alaminos, qui, le premier, passa en 1519 le canal de Bahama, en allant porter à Charles-Quint les premières nouvelles des succès de Cortès. On ne tarda pas à comprendre que ce serait la seule route convenable pour les vaisseaux qui voudraient se rendre du Mexique en Europe; et la Havane fut bâtie pour les recevoir. L'utilité de ce port fameux s'étendit depuis aux bâtimens expédiés de Porto-Bello et de Carthagène; tous y relâchaient et s'y attendaient réciproquement, pour arriver ensemble avec plus d'appareil ou de sûreté dans la métropole. Les dépenses prodigieuses que faisaient, durant leur séjour, des navigateurs chargés des plus riches trésors de l'univers, jetèrent un argent immense dans cette ville, qui elle-même était forcée d'en verser une partie dans les campagnes plus ou moins éloignées qui la nourrissaient. De cette manière, Cuba eut quelques

xi.
Importance,
gouvernement,
population,
cultures
et autres
travaux
de Cuba.

principes de vie, tandis que les autres îles, soumises à la même domination, restaient dans le néant où la conquête les avait plongées.

Pour accélérer les progrès trop lents de cet établissement, on forma, en 1735, une association particulière. Les fonds de la nouvelle société étaient d'un million de piastres fortes, ou de 5,400,000 liv. Il fut partagé en deux mille actions, dont cent appartenaient à la couronne. Son privilège était exclusif. Elle eut des facteurs à Cadix; mais c'était Cuba même qui était le siège du monopole.

Les directeurs, éloignés de la métropole, ne s'occupèrent que de leur fortune particulière. Ils commirent des malversations sans nombre; et le corps dont ils conduisaient les intérêts se trouva si complètement ruiné, après vingt-cinq ans, qu'il ne lui fut plus possible de continuer ses opérations. On ignore quelle en fut l'étendue pendant la plus grande durée de sa gestion. Il est seulement connu que depuis 1748 jusqu'en 1753, ses envois ne s'élevèrent pas annuellement au-dessus de neuf millions de livres, ni ses retours au-dessus de dix millions. Alors le ministère autorisa quelques négocians isolés à faire ce commerce, et en 1765 ouvrit à tous les Espagnols une possession qui n'aurait jamais dû leur être fermée. Il faut voir à quelles prospérités s'est élevée la colonie sous ce nouveau régime.

Un gouverneur, honoré du titre de capitaine-

général, y décide seul de ce qui concerne le civil et le militaire. L'intendant en régit les finances. Des magistrats, dont les sentences peuvent être infirmées par un tribunal supérieur établi à Saint-Domingue, rendent la justice. C'est un évêque, dont le siège a été transféré de la ville de Cuba à celle de la Havane, qui règle ce qui appartient au culte

Au premier janvier 1775, l'île, partagée en dix-huit juridictions, avait vingt-neuf mille cinq cent quatre-vingt-huit maisons, quatre-vingt-dix églises, cinquante-deux paroisses, vingt couvens d'hommes et trois de femmes, deux collèges et dix-neuf hôpitaux.

A Cuba comme ailleurs, on n'a été jusqu'ici d'accord, ni sur l'utilité ni sur la meilleure forme de ces établissemens de bienfaisance. Hélas! en fait d'administration, tout est donc encore problématique; et les questions qui touchent au bonheur de l'espèce humaine, sont peut-être celles qui ont été le moins résolues.

Les pays prétendus policés du globe sont couverts d'hommes paresseux, qui trouvent plus doux de tendre la main dans les rues, que de se servir de leurs bras dans les ateliers. Certes, notre dessein n'est pas d'endurcir les cœurs; mais nous prononcerons, sans balancer, que ces misérables sont autant de voleurs du véritable pauvre, et que celui qui leur donne des secours se rend leur complice. La connaissance de leur hy-

pocrisie, de leurs vices, de leurs débauches, de leurs nocturnes saturnales, affaiblit la commiseration qui est due à l'indigence réelle. On souffre, sans doute, de priver un citoyen de sa liberté, la seule chose qu'il possède, et d'ajouter la prison à la misère. Cependant, celui qui préfère la condition abjecte de mendiant à un asile où il trouverait le vêtement et la nourriture à côté du travail, est un vicieux qu'il faut y conduire par la force. Il y a beaucoup de pays où, par un sentiment de compassion mal raisonné, on n'enferme pas les mendiants de profession. L'administration de ces pays montre en cela plus d'humanité que de lumières.

Mais indépendamment de la mendicité qu'entraîne l'esprit de paresse, il faut qu'il y ait des pauvres sans nombre partout où il y a sans nombre des hommes qui n'ont que leurs bras à opposer à la misère. Pour tous ces malheureux, un jour de maladie est un jour d'indigence. Tout vieillard est un pauvre; tout estropié par accident ou maléficié par nature, jeune ou vieux, est un pauvre; tout ouvrier, tout soldat, tout matelot, hors de service ou hors d'état de servir, est un pauvre. La pauvreté engendre la pauvreté, ne fût-ce que par l'impossibilité où se trouve le pauvre de donner aucune sorte d'éducation ou d'industrie à ses enfans. Un grand incendie, une inondation, une grêle, un long et rigoureux hiver, une épidémie, une disette, une guerre, de

grandes et subites réductions de rentes, des faillites, de mauvaises, quelquefois même de bonnes opérations de finance, l'invention d'une nouvelle machine; toutes les causes qui privent les citoyens de leur état, et suspendent ou diminuent brusquement les travaux journaliers, font éclore en un instant une foule incroyable de pauvres.

Cependant, qui sont tant d'infortunés réduits innocemment, et peut-être par l'injustice de nos lois constitutives, à une indigence inévitable? Des hommes utiles qui ont cultivé les terres, taillé la pierre, construit nos édifices, nourri nos enfans, fouillé nos mines et nos carrières, défendu la patrie, seconde le génie, servi l'industrie dans toutes ses branches.

Pour secourir ces êtres intéressans, on a imaginé les hôpitaux. Mais ces établissemens remplissent-ils le but de leur institution? Presque partout, ils ont une foule de vices moraux et physiques, qui, dans leur état actuel, font mettre en doute leur utilité.

Des secours particuliers et momentanés, sagement dispensés par le gouvernement dans le temps de grandes calamités populaires, vaudraient peut-être mieux que des hôpitaux entretenus à perpétuité: ils préviendraient la mendicité, et les hôpitaux ne font que la fomenter. Ces asiles du malheur sont presque partout dotés en biens fonds: cette nature de propriété est sujette à trop d'embarras et d'infidélité dans sa gestion.

à trop de vicissitudes dans ses produits; les administrateurs en sont permanens : de là le zèle se ralentit; l'esprit de fraude et de rapine, ou tout au moins celui d'insouciance prend sa place. Ces dépôts sacrés finissent par devenir l'usufruit de ceux qui les gèrent. L'administration de ces établissemens est presque toujours un mystère pour le gouvernement et pour le public, tandis que rien ne serait plus honnête et plus nécessaire que de l'exposer au grand jour : elle est arbitraire, et il faudrait que tous les détails en fussent soumis à l'inspection la plus assidue et la plus rigoureuse. On parle de la déprédation qui existe dans la maison des rois : là, du moins, la magnificence, l'abondance, les étiquettes qui composent la fausse grandeur du trône, justifient en quelque sorte la dissipation, et l'on sait qu'où il y a des rois, il faut qu'il y ait des abus. Mais les hôpitaux renferment plus de malversations encore; et ce sont les maisons des pauvres ! c'est le bien des pauvres ! tout devrait y rappeler les idées d'ordre et d'économie; tout devrait y rendre ces devoirs sacrés. Administrateurs de ces asiles, quand vous êtes coupables de négligence, il faut que vos âmes soient de glace ! Quand vous vous permettez des concussions, quels noms vous donner ? Je voudrais qu'on vous trempât dans le sang et dans la boue.

Les vices physiques de nos hôpitaux sont encore plus déplorables que leurs vices moraux.

L'air y est corrompu par mille causes dont le détail révolterait nos sens : qu'on en juge par une seule expérience incontestable. Trois mille hommes, renfermés dans l'étendue d'un arpent, forment, par leur transpiration seule, une atmosphère de soixante pouces de hauteur, qui devient contagieuse, si l'agitation ne la renouvelle. Toutes les personnes habituellement occupées du service des malades, sont pâles et presque généralement attaquées, même dans l'état de santé, d'une fièvre lente, qui a son caractère particulier. Quelle ne doit pas être l'influence de la même cause sur celui qui se porte mal ? L'on sort de l'hôpital, guéri d'une infirmité; mais on en remporte une autre. Les convalescences y sont longues. Combien de fatales négligences ! combien de funestes méprises ! Leur fréquence en étouffe le remords.

A l'Hôtel-Dieu de Paris et à Bicêtre, le cinquième et le sixième des malades périssent; à l'hôpital de Lyon, le huitième et le neuvième.

O toi qui, descendant du premier trône de l'Europe, en parcourus les principales contrées avec la soif de connaître, et sans doute le désir de travailler au bien de ton pays, quelle dut être ton horreur, lorsque tu vis, dans un de nos hôpitaux, sept ou huit malades entassés dans le même lit; toutes les maladies mêlées; tous les principes et les degrés de vie et de mort confondus; un malheureux poussant le cri aigu de la

douleur à côté de celui qui exhalait le dernier soupir ; le mourant à côté du mort ; tous s'infectant , tous se maudissant réciproquement !

Ainsi , conserver les hommes , veiller sur leurs jours , écarter d'eux les horreurs de la misère , est une science si peu approfondie par les gouvernemens , que même les établissemens qu'ils semblent avoir faits pour remplir cet objet , produisent l'effet opposé. Étonnante maladresse que ne devra pas oublier celui de nos philosophes qui écrira l'immense traité de la barbarie des peuples civilisés.

Des hommes de bronze ont dit que pour empêcher la multiplication , déjà trop grande , des paresseux , des insoucians et des vicieux , il fallait que les pauvres et les malades ne fussent pas bien traités dans les hôpitaux. Certes , on ne peut nier que ce cruel moyen n'ait été mis en usage dans toute sa violence. Cependant , quel effet a-t-il produit ? On a tué beaucoup d'hommes , sans en corriger aucun.

Il se peut que les hôpitaux encouragent la paresse et la débauche ; mais si ce vice est essentiellement inhérent à ces établissemens , il faut le supporter ; s'il peut être réformé , il faut y travailler. Laissons subsister les hôpitaux ; mais occupons-nous à diminuer , par l'aisance générale , la multitude des malheureux qui sont forcés de s'y réfugier. Qu'ils soient employés , dans les maisons de charité , à des travaux sédentaires ; que la

paresse y soit punie ; que l'activité y soit récompensée.

A l'égard des malades , qu'ils soient soignés comme des hommes doivent l'être par des hommes ; la patrie leur doit ce secours par justice ou par intérêt. S'ils sont vieux , ils ont servi l'humanité , ils ont mis d'autres citoyens au monde ; s'ils sont jeunes , ils peuvent la servir encore , ils peuvent être la souche d'une génération nouvelle. Enfin , une fois admis dans ces asiles de charité , que la sainte hospitalité y soit exercée dans toute son étendue. Plus de vile lésine , plus de calculs homicides : il faut qu'ils y trouvent les secours qu'ils trouveraient dans leurs familles , si leurs familles étaient en état de les recevoir.

Ce plan n'est pas impraticable ; il ne sera pas même dispendieux , quand de meilleures lois , quand une administration plus vigilante , plus éclairée et surtout plus humaine , présidera à ces établissemens.

Veuille le ciel amener sans délai la réformation des hôpitaux fondés par la générosité de nos pères ! qu'ils puissent servir de modèle à ceux qu'une pitié tendre , que le désir d'expier une grande opulence , qu'une philosophie bienfaisante , pourront un jour inspirer aux générations qui nous succéderont. Ce souhait de mon cœur embrasse tout le globe ; car ma pensée n'a jamais de limites que celles du monde , quand elle est occupée du bonheur de mes semblables. Citoyens

de l'univers, unissez-vous tous à moi ; il s'agit de vous. Qui est-ce qui vous a dit que quelqu'un de vos ancêtres n'est pas mort dans des hôpitaux ? Qui est-ce qui vous a promis qu'un de vos descendants n'ira pas mourir dans la retraite de la misère ? Un malheur inattendu qui vous y conduirait vous-même est-il sans exemple ? A mes vœux, unissez donc les vôtres.

Pour rentrer dans notre sujet, Cuba, à l'époque qui nous occupe, avait une population de 170,362 personnes de tout âge et de tout sexe : elle était formée par 95,419 blancs, parmi lesquels se trouvaient 484 ecclésiastiques séculiers, 496 moines et 145 religieuses ; par 19,027 mulâtres et 11,588 noirs libres ; par 5,716 mulâtres et 38,612 nègres esclaves.

Le commerce des arts grossiers, la pêche, principalement celle de la tortue, étaient le partage de quelques-uns de ces hommes de couleurs diverses ; d'autres conduisaient 339 haras, et soignaient, dans des parcs de deux, de trois, de quatre lieues d'étendue, un millier de troupeaux de bœufs, de cochons, de chèvres ; un beaucoup plus grand nombre cultivaient, dans sept mille huit cent quatorze métairies ou biens de campagne, le tabac, le maïs, les patates, le manioc, les ignames, plusieurs végétaux transportés d'Europe ou particuliers à l'Amérique ; les bras les plus nerveux exploitaient quatre cent soixante-dix-huit sucreries.

Durant le privilège exclusif, Cuba ne recevait annuellement que trois ou quatre grands vaisseaux expédiés directement de Cadix, et les bâtimens qui, après avoir fait leur vente sur les côtes du continent, venaient chercher un chargement qu'ils n'avaient pas trouvé à Vera-Cruz, à Honduras, à Porto-Belo et à Carthagène. En 1774, il arriva d'Espagne dans la colonie cent et un navires qui y portèrent les draps, les toiles, les soieries, les ouvrages d'acier, les vins, les eaux-de-vie, les huiles, les fruits, tout ce qui est nécessaire à un grand établissement, et en remportèrent toutes les denrées qu'un meilleur ordre de choses avait fait naître.

La même année, Cuba reçut, sur cent dix-huit petits bâtimens, de la Louisiane, du riz et des bois pour ses caisses à sucre ; du Mexique, des farines, du maroquin et du cuivre ; des autres parties de ce grand continent, des mulets et du cacao ; de Porto-Rico, deux mille esclaves qui y avaient été entreposés.

Ces navires de l'ancien et du nouvel hémisphère n'eurent pas le choix des ports où il leur aurait convenu d'aborder ; ils furent obligés de déposer leurs cargaisons à la Havane, au Port-au-Prince, à Cuba ; à la Trinité, les seuls où l'on eût établi des douanes. Il n'y a que les bateaux pêcheurs et caboteurs auxquels il soit permis de fréquenter indifféremment toutes les rades.